

Non un philosophe mais un propagandiste subliminal

Heidegger, d'emblée, annonce qu'il se donne pour tâche d'en finir avec la philosophie. Ce n'est que le premier stade d'une logique d'extermination qu'il prône à mots voilés, au service de « l'essence allemande ».

Par Emmanuel Faye

Après la défaite nazie de 1945, Martin Heidegger affirme, dans la *Lettre sur l'humanisme*, que la pensée qui vient « n'est plus philosophie ». Dans un autre écrit de la même période, *L'Expérience de la pensée*, il présente « le philosophe » comme « le mauvais danger, le danger confus » qui viendrait menacer la pensée. Ses lecteurs ont longtemps cru que le rejet heideggérien de la philosophie était tardif. Or ce n'est pas le cas. Nous lisons aujourd'hui, dans les *Cahiers noirs* de l'année 1934 récemment publiés en allemand, cette déclaration fracassante : « *La fin de la "philosophie"*. – Nous devons la mener à sa fin et préparer ainsi le tout autre – Métapolitique. »

La volonté heideggérienne d'en finir avec la pensée philosophique pour laisser place à ce qu'il nomme dans ses *Cahiers noirs* « la métapolitique du peuple historique » s'exprime donc au cœur de son engagement public dans la politique universitaire national-socialiste. À la philosophie récusée, Heidegger substitue un projet métapolitique au service de ce qu'il nomme l'« essence allemande ». Ce geste est structurellement comparable à celui du juriste Carl Schmitt, membre comme Heidegger du parti national-socialiste, qui se détourne du juridique au profit du géopolitique et promeut, à partir de la fin des années 1930, une géopolitique des « grands espaces » qui sera utilisée pour justifier la guerre de conquête et d'extermination à l'est du Reich allemand.

« Affaire sectaire »

Qu'en était-il pour Heidegger en 1927, lorsqu'il publiait *Être et Temps* ? Il faut bien voir que ce livre est largement programmatique. L'auteur appelle la communauté, le peuple, à se choisir son héros et à poursuivre le combat. Il enjoint à son lecteur de travailler « dans l'esprit du comte Yorck » (§ 77). J'ai montré en 2005, dans *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*, que cet



Professeur de philosophie à l'université de Rouen-Normandie, Emmanuel Faye a notamment publié chez Albin Michel *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie* (2005, rééd. Le Livre de poche) et, tout récemment, *Arendt et Heidegger. Extermination nazie et destruction de la pensée*.

« esprit » est antisémite. Paul Yorck von Wartenburg explore en effet, dans ses lettres à Wilhelm Dilthey auxquelles renvoie Heidegger, l'absence de sentiment du « sol physique et psychique » propre à la « souche » juive et il félicite son correspondant de tenir les Juifs éloignés des chaires universitaires allemandes. Heidegger, qui publie *Être et Temps* dans l'urgence et sous une forme inachevée pour être admis à succéder à Edmund Husserl, ne saurait faire jouer cette tonalité antisémite que par allusions. Nous devons donc être attentifs à son mode d'expression en partie crypté, si bien étudié par Sidonie Kellerer. Heidegger ne pouvant se permettre de proclamer publiquement, dans *Être et Temps*, sa volonté de combattre l'« enjuivement » des universités et de la culture allemande – comme il le fait dès 1916 dans ses lettres à Elfride, sa fiancée, et surtout en 1929, dans une lettre au conseiller privé Viktor Schwoerer –, de nombreux lecteurs se sont laissés tromper à la lecture d'un ouvrage qui semble proposer, dans sa première section, une philosophie de l'existence quotidienne, alors que le dessein du livre apparaît d'un tout autre ordre lorsqu'on aborde le chapitre programmatique portant sur l'historicité du *Dasein*.

Une phrase du comte Yorck, citée par Heidegger, peut nous mettre sur la voie du programme que ce dernier entend imposer au lecteur d'*Être et Temps* : « L'homme moderne, c'est-à-dire l'homme depuis la Renaissance, est bon à enterrer. » En deçà même des Lumières, dans lesquelles il ne voyait qu'« obscurcissement », la philosophie renais-sante que combat Heidegger, c'est la pensée de Giordano Bruno ouvrant l'homme à la perception d'un cosmos infini, celle de Michel de Montaigne prenant, dans les *Essais*, toute la mesure des bouleversements >>>

« L'homme moderne, c'est-à-dire l'homme depuis la Renaissance, est bon à enterrer. »

>>> anthropologiques liés à la découverte de l'humanité du Nouveau Monde et, dans les épreuves des guerres de Religion, restituant la valeur de l'expérience véritablement concrète et quotidienne comme source de sagesse et de pensée. Non pas ce que Günther Anders nommera, de façon critique, la « pseudo-concrétude » d'*Être et Temps*, mais l'existence singulière qui fait l'essai de ses facultés dans l'expérience de la vie, le *moi* humain qui sait cultiver la puissance intérieure de « juger librement des choses », aux antipodes de l'« histoire de l'être » heideggérienne dont Hans Blumenberg montrera, dans *La Légitimité des Temps modernes*, qu'elle « ne réserve à l'homme que la soumission ». Dans un semblable esprit critique, Hans Jonas affirmera dans ses Mémoires que l'enseignement de Heidegger durant les années 1920 ne constituait « pas une philosophie mais une affaire sectaire, presque une nouvelle croyance ».

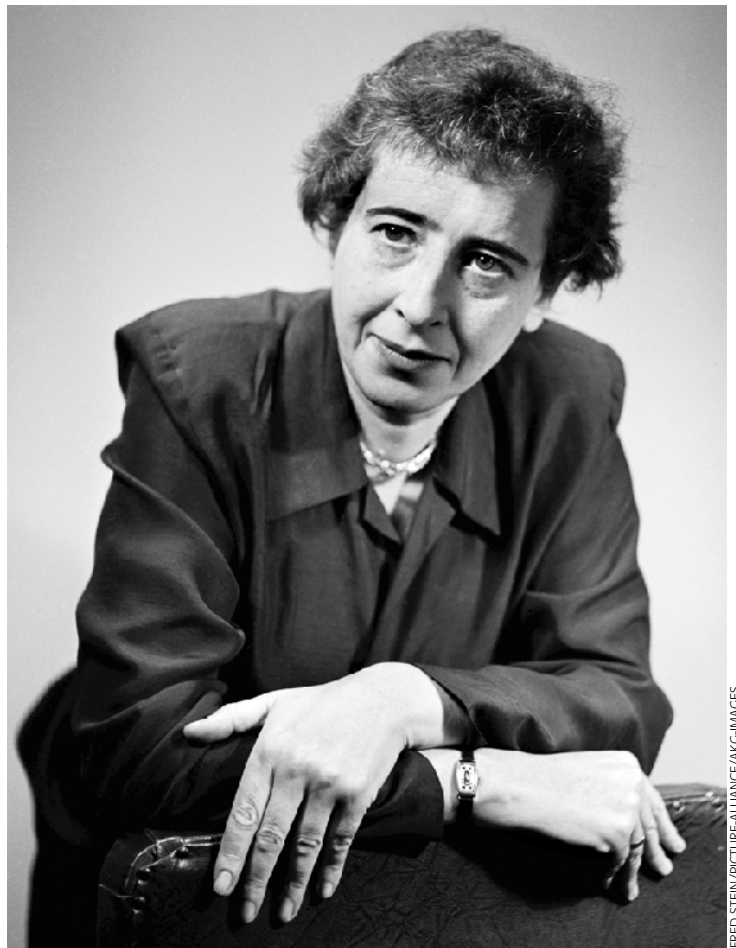
L'humanité réservée à une élite

Hannah Arendt critique elle aussi durement l'auteur d'*Être et Temps* dans un article intitulé « La philosophie de l'existence » qu'elle publie en 1946. Elle reproche au « soi » heideggérien d'être destructeur et déshumanisant. Elle estime en outre que l'usage, dans ses cours, de « non-concepts mythologisants tels que "peuple" et "terre" » ne peut que « conduire en dehors de la philosophie ».

Cependant, la lecture de la *Lettre sur l'humanisme* provoque en elle un revirement radical. Dans une lettre jusqu'à présent inédite de l'été 1949, elle refuse de publier une recension critique de cet écrit comme le lui demande son ami Dolf Sternberger. La violence avec laquelle Heidegger s'en prend à la pensée occidentale, ce « dynamitage » dont Sternberger déplore « l'aspect insensé » ne manque pas, dit-elle, de l'impressionner. Dès lors, Arendt va se mettre, comme elle le revendiquera dans son ouvrage posthume *La Vie de l'esprit*, « dans les rangs de ceux – entendez Heidegger – qui ont essayé de démanteler la philosophie, avec toutes ses catégories ». Comme Heidegger refusait toute l'histoire de la métaphysique de Platon à Nietzsche, stigmatisée pour son prétendu « oubli de l'être », Arendt entend rompre avec toute l'histoire de la philosophie politique de Platon à Marx. Désormais, elle se dira *political scientist* et non pas philosophe.

La décision d'Arendt ne représente pas qu'un simple choix de spécialité. Pour elle, le démantèlement de la philosophie est déjà accompli pour l'essentiel. Comme elle le répétera, « le fil de la tradition est rompu ». En d'autres

D'abord très critique, Hannah Arendt devient en 1949 son alliée la plus inconditionnelle.



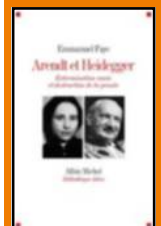
FRED STEIN/PICTURE-ALLIANCE/ACG-IMAGES

termes, nous viendrions, dit-elle, « après la disparition de la philosophie ». Qu'est-ce à dire ? En lieu et place de ces catégories qui, dans la philosophie d'Aristote ou de Kant, structurent notre pensée de l'expérience, Arendt reprend à Heidegger ses « existentiels », terme par lequel il prétend exprimer la relation de l'« être-là » (*Dasein*) à son environnement. C'est à partir des existentiels heideggériens, explicitement évoqués dans une conférence de 1954 devant l'Association américaine de sciences politiques, qu'Arendt va former, dans la décennie qui suivra, un paradigme du politique aristocratique et déshumanisant, qui mobilisera surtout l'existential du « monde commun » (*Mitwelt*).

À la suite de Heidegger, Arendt considère en effet que l'homme au travail de nos sociétés égalitaires, qu'elle qualifie d'*animal laborans*, ne représente pas « un mode de vie authentiquement humain ». La notion même d'humanité est remise en cause puisqu'elle affirme, dans *Condition de l'homme moderne*, que « la distinction entre l'homme et l'animal recoupe le genre humain lui-même; seuls les meilleurs, qui s'affirment comme les meilleurs [...], sont réellement humains; les autres [...] vivent et meurent comme des bêtes ». Il n'y a d'humanité commune que

Hannah Arendt en 1949.

À LIRE



ARENDE ET HEIDEGGER, Emmanuel Faye, éd. Albin Michel, « Bibliothèque des idées », 560 p., 29 €.

pour ceux qui, en vertu d'une « seconde naissance », se reconnaissent mutuellement dans l'action politique. Dans *La Crise de la culture*, Arendt précise que sont concernés ceux-là seuls qui, dans la sphère économique et sociale, sont « déjà des dirigeants ». Elle s'oppose à la philosophie politique moderne, qui aurait eu le tort, selon elle, de concevoir la liberté comme libre arbitre et choix de la pensée et non comme la spontanéité d'une action sans motif ni fin. Politiquement, ce qu'Arendt préconise, c'est, en conclusion de l'essai *De la révolution*, « un gouvernement d'essence autoritaire », régi par une « élite ». Cette élite « se constitue d'elle-même », personne ne la choisit. Ce qui implique, dit-elle, « la fin du suffrage universel tel que nous l'entendons aujourd'hui ». Cela signifie tout aussi bien la fin de nos démocraties d'élection.

« Extermination » de « l'ennemi incrusté »

Carl Jaspers avait, en 1945, souligné le caractère « essentiellement non libre, dictatorial, dépourvu de communication », de la façon de penser de Heidegger. Or Arendt, contrairement à Jaspers, érige en 1969 Heidegger en modèle de la pensée. C'est un moyen pour elle de le disculper, et avec lui les « élites » intellectuelles du nazisme comme Carl Schmitt, de leur responsabilité dans la légitimation du mouvement national-socialiste. Elle dépeint en effet l'un des principaux maîtres d'œuvre de l'extermination des Juifs d'Europe, Adolf Eichmann, comme « sans motif » et « dépourvu de pensée ». Il apparaît au contraire qu'Eichmann fut, comme il dira de lui-même en Argentine, « un combattant fanatique pour la liberté de [s]on sang ». Quant à Heidegger, nous savons aujourd'hui qu'il avait pris la responsabilité, dès 1934, d'enjoindre à ses étudiants de « préparer l'assaut » et de se donner pour but, « sur le long terme », l'« extermination totale » de l'« ennemi incrusté dans la racine la plus intime du peuple ». Il leur désignait ainsi en première ligne le Juif assimilé dans le peuple allemand, dont il dénoncera avec virulence dans ses *Cahiers noirs*, à la façon nazie, les supposées « manigances » planétaires. En 1941, Heidegger soutiendra dans ses *Cahiers noirs* que « l'acte le plus haut de la politique » consiste à « impliquer l'ennemi dans une situation où il se trouve contraint à procéder à sa propre auto-extermination ». Les autorités nazies avaient déjà mis en œuvre, à cette date, le « plan Nisko », premières déportations de Juifs à l'Est sur des terres marécageuses aux puits infestés par le choléra, en faisant croire à une « autodéportation » volontaire des victimes, comme le rapportera Benjamin Murmelstein à Claude Lanzmann dans le film *Le Dernier des injustes*.

Il apparaît aujourd'hui clairement que ce que Heidegger promet, en lieu et place de la philosophie qu'il récuse, c'est bel et bien ce que nous nommerons une *métapolitique de l'extermination*. ●